

mura ces mots de tendre piété : « Non, je ne souffrirai jamais que celui qui me créa, qui me racheta de son sang, vienne à moi, c'est à moi d'aller à lui ; levez-moi, je vous en prie, que j'aïlle à mon Sauveur (1). » Le prêtre et les assistants prièrent longtemps, après quoi Laurent reçut le viatique. Pendant cette suprême cérémonie, les lèvres du moribond ne cessaient de s'ouvrir pour prier : « Mon Dieu, disait-il, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ; que le sang que vous avez offert à votre père sur l'autel du sacrifice, pour la rédemption des hommes, me compte dans l'éternité (2). » Quand il eut rempli ses devoirs de chrétien, il voulut entretenir son fils en particulier : les assistants s'éloignèrent. Laurent resta seul avec Pierre, auquel il fit ses dernières recommandations. L'enfant écoutait en silence ; il promit d'obéir aux ordres du mourant. Laurent étendit ses mains défaillantes sur la tête de son héritier et le bénit.

Un moment après, on annonça Politien, qui à la vue de ce corps passé en quelques heures à l'état de cadavre, ne put réprimer un mouvement d'effroi, et tourna la tête pour pleurer. « C'est toi, Angiolo, dit le moribond à son ami en tâchant de sourire ; approche donc. » Et il agitait convulsivement la main pour l'attirer à lui : Politien la prit et la baisa dévotement, puis la posa sur le lit, et passa dans l'antichambre afin de donner un libre cours à ses sanglots. Il revint bientôt.

Laurent, d'un œil inquiet, cherchait dans l'appartement une figure dont l'absence lui faisait mal. « Où donc est Pic ? murmura-t-il avec un profond soupir ; est-ce qu'il n'est pas là ? — Il a craint de vous importuner, répondit Politien. —

(1) Procul à me hoc absit patiar ut Jesum meum qui me finxit, qui me redemit, ad usque cubiculum hoc veniat : tollite hinc, obsecro, me quamprimùm tollite ut Domino occurrám. — Polit. Epist., ep. Jacobo Antiquario suo.

(2) Valeat in causâ meâ sanguis ille tuus, Jesu, pretiosissimus quem pro asserendis in libertatem hominibus in arâ illâ sublîmi nostræ salutis effudisti. Ib.

Oh ! qu'il vienne, reprit l'agonisant, je veux le voir. » Pic, averti, vint bien vite et se précipita sur la main de son ami, pendant que Politien, courbé sur le lit, lui étreignait les genoux. Laurent interrompit cette scène muette, en s'adressant à Pic : « Mon ami, lui dit-il d'une voix défaillante, j'ai voulu vous voir pour la dernière fois ; je mourrai content maintenant. » Et changeant aussitôt de conversation : « J'aurais bien voulu que Dieu m'eût laissé vivre jusqu'au jour où j'aurais pu compléter votre bibliothèque... (1). » En ce moment, parut Savonarole.

— Me voici, dit le dominicain, je viens pour vous exhorter à demeurer ferme dans la foi catholique.

— C'est bien ma résolution, dit Laurent.

— Promettez-moi de mener une vie toute chrétienne si Dieu vous rend la santé.

— Oh ! je vous le promets.

— Et de supporter la mort avec courage, s'il vent que vous mourriez.

— Que sa volonté soit faite ! Comme le moine s'éloignait, Laurent le rappela. — Mon frère, lui dit-il, je vous pardonne, donnez-moi votre bénédiction.

Savonarole le bénit. C'est Politien qui nous a donné tous ces détails. Son récit diffère de celui où quelques historiens nous représentent le moine de Saint-Marc s'éloignant sans vouloir absoudre le malade qui refuse de rendre la liberté à Florence. Si cette scène, comme on l'a dit, s'est passée sans autres témoins que le prêtre et le pénitent, que penser de Savonarole qui divulgue les secrets de la confession ? Heureusement pour la mémoire de frère Jérôme, la narration de Jean-François Pic, neveu du glorieux Pic, n'est qu'une fable (2).

La dernière heure approchait : Laurent perdit l'usage de

(1) Vellem distulisset me saltem mors hæc ad eundem diem quo vestram planè bibliothecam absolvissem.

(2) Voyez à ce sujet Roscœ, Vie de Laurent, t. II, p. 194, note.

la parole ; ses lèvres s'ouvraient pour prier, mais aucun son n'arrivait à l'oreille des assistants. Sur un signe qu'il fit de l'œil, on approcha de sa bouche un crucifix qu'il embrassa tendrement, puis il pencha la tête et rendit le dernier soupir.

Jamais, dit Machiavel, à Florence, ni même en Italie, n'était mort un homme aussi sage et qui fût plus digne de regrets. Ce trépas, qui devait être la source de tant de calamités, fut marqué dans le ciel par des signes merveilleux (1).

Machiavel fait allusion à ces prodiges physiques dont parlent les contemporains : la chute du tonnerre sur le temple de Santa-Reparata, les feux nocturnes qui illuminèrent la villa Careggi, la lutte d'ombres d'une grandeur extraordinaire, les voix qu'on entendit dans l'espace, les éclairs à travers une atmosphère lucide, et le suicide du médecin, Pierre Leoni, qui se jeta dans un puits (2).

Le corps fut transporté de Careggi à Florence et enseveli dans l'église de Saint-Laurent. Jamais trépas n'avait fait couler autant de larmes : le peuple faisait, à haute voix, l'oraison funèbre du prince ; les poètes récitaient les vers les plus connus de son Ambra ; les philosophes disaient sa joie quand Jérôme Roscio lui donna la première effigie de Platon (3) ; les sculpteurs parlaient de ces beaux jardins, auprès de Saint-Marc, où il avait rassemblé des marbres antiques ; *studio* où Michel-Ange allait chaque matin s'in-

(1) Nè mori mai alcuno non solamente in Firenze, ma in Italia, con tanta fama di prudenza, nè che tanto alla sua patria dolesse. E come dalla sua morte ne dovesse nascere grandissime rovine, ne mostrò il cielo molti evidentissimi segni. Fuochi i quali in lungo si distendeano sopra la villa di Careggi, per più sere nell'ultimo della sua infermità; ombre di mirabil grandezza contender insieme, ed udite voci orrende e confuse; coruscazioni nell'aere quando era più lucido e più sereno; il tempio di Santa-Reparata tocco dal fulmine. — Valori, p. 49.

(2) Petrus Crinitus, de Honestà disciplinà, lib. III, cap. 9, de Hominibus qui se ipsos in puteum jaciunt, in-fol. Paris, 1520.

(3) Non è maniera di poesia in cui Lorenzo non facesse sue prove : nel poemetto Ambra vestì di un' allegoria degna d'Ovidio il caso di

spirer (1) ; les peintres célébraient son amitié pour Ghirlandajo, et les élèves de ce maître, François Grenacci et Torrigiano ; les humanistes rappelaient le souvenir de cette table modeste où, à l'heure des repas, venaient s'asseoir tous ceux qui avaient un nom dans les lettres et dans les arts, et où ses fils, arrivés les derniers, n'avaient d'autre place que celle qu'ils pouvaient y trouver (2) ; les savants vantaient ses soins à rassembler des manuscrits antiques pour en doter la bibliothèque qu'il voulait fonder avant de mourir ; les mères citaient les scènes intérieures de famille où il s'amusa à jouer au bouchon avec ses fils, ou à promener sur le dos ses jeunes filles, amusements que la gravité de Machiavel a eu tort de blâmer (3). L'un retraçait le talent du prince à conter, sa conversation grave et sévère, et, quand le sujet l'exigeait, toute pleine de sel, mais de ce sel dont était imprégné le flot d'où Vénus était sortie (4) ; un autre citait les soupers du prince chez Ugolin Verino (5). Les chanoines du Dôme rappelaient sa piété, sa foi vive et tendre, les tombeaux qu'il avait fait élever aux hommes qui avaient rendu des services à l'État ; les courtisans vantaient son affabilité ; ses serviteurs, sa bonté. Au milieu de ce doux concert s'éle-

quella deliziosa isoletta; nella Caccia del Falcone calcò felicemente le pedate di Oppiano, p. 312. — Tullio Dandolo, Rivista Europea, Milano, dicembre 1842. — Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. II, *passim*.

(1) Lorenzo aveva fatto fare il giardino solamente perchè lo teneva pieno di figure antiche di marmo... solo per condurre una scuola di giovani. — Vasari, Ragionamento secondo, Giorn. second. p. 1367-1368.

(2) Avvenne spesso volte che Michelagnolo sedette sopra i figliuoli di Lorenzo ed altre persone pregiate, di che tal casa di continuo fioriva ed abbondava. — Condivi, Vita di Michelagnolo, p. 5.

(3) Si dilettaſſe d'uomini faceti e mordaci, e di giuochi puerili più che a tanto uomo non pareva si convenisse, in modo che fu visto tra i suoi figliuoli, tra i loro trastulli mescolarsi. — Mach. Ist., lib. VIII.

(4) Acer illi sermo et gravis, et cum res postulat salibus scatens, sed illo mari collatis ex quo Venus est orta. Pol. Ep., epist. 6, l. III.

(5) Laurentius Medices urbis nostræ faciliè primus, apud patrem meum pransus est nonnunquam. Mic. Ver. Ep. xv, ap. Band. — Roscoë, Vie de Laurent, t. II, p. 131.

vaient à peine quelques voix sévères pour blâmer son goût pour le spectacle, son penchant aux plaisirs, le paganisme qu'il avait introduit dans l'art, ces fêtes de carnaval où il ne se contentait pas d'assister, mais qu'il avait chantées dans des vers que la morale ne pouvait toujours approuver : louanges et blâmes que l'histoire doit recueillir sous peine de manquer à sa mission, mais dont elle a droit d'apprécier la valeur. Les louanges décernées en ce moment au mort qui, la tête découverte, traverse les rues de Florence, étaient l'élan spontané d'affections populaires; le blâme était une protestation dictée moins par le sentiment religieux, trop souvent offensé par le prince, que par l'esprit de parti. Il y avait à Florence des âmes qui méditaient la chute des Médicis, en expiation des maux qu'elles prétendaient que cette famille avait faits à leur patrie; ces âmes, exaltées par la prédication de Savonarole, et pour la plupart, entretenues aux dépens de Laurent, calomniaient les morts, en attendant qu'elles pussent chasser les vivants. Du moins, pas une de ces natures ingrates n'appartenait au parti des lettrés. La poésie fut admirable à cette heure; elle se ressouvint que Laurent lui avait donné en abondance de l'ombre et des livres, elle le paya en beaux vers; c'était son or, à elle! Le plus généreusement récompensé par le prince, Politien fut aussi celui qui chanta le plus haut les vertus de son ami. Pendant qu'on menait le corps à sa dernière demeure, il disait : « Qui pourra prêter à mes yeux une source intarissable de larmes, afin que je pleure la nuit, que je pleure le jour; ainsi se lamente le ramier séparé de sa colombe, et le cygne qui va mourir, et le rossignol (1). »

(1)

Quis dabit capiti meo
 Aquam? Quis oculis meis
 Fontem lachrymarum dabit,
 Ut nocte fleam,
 Ut luce fleam?
 Sic turtur viduus solet,
 Sic cygnus moriens solet,
 Sic lusciniâ conqueri.

Lorsque le peuple, excité par Savonarole, chassera ses maîtres, il ne respectera, dans son aveugle colère, ni la colombe, ni le rossignol, ni le cygne du poète : on enlèvera à Politien jusqu'à ses livres (1).

(1) Outre les biographies de Laurent écrites par Valori, Fabroni et Roscoe, on consultera, si l'on veut connaître ce prince : Politiani Epistolæ. — Ficini Epistolæ. — William Parr Greswel, Memoirs of A. Politianus, 1801, Manchester. — Pauli Jovii Elogia. — Varillas, Anecdotes de Florence. — Hentzner, Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Italiæ, scriptum... Norimbergæ, 1717, in-4°.